

sélection

ROBERT COOVER

Noir

Ed. du Seuil, coll. Fiction & cie, 204 pp. Suivre Phil M. Noir, détective privé dans le New London, est un pur délice pour amateurs de roman noir au second degré. Quand l'auteur du *Bûcher de Times Square* s'empare des codes du polar américain pour s'en jouer, c'est évidemment pour réécrire en 204 pages chrono une comédie humaine de la bassesse des instincts et de la haine ordinaire. Rythmiquement impeccable. Haletant et drôle.

JS

M. GONZALES SUAREZ

Les Chiens de l'obscurité

Ed. Les Allusifs, 170 pp. L'Amérique du Sud et centrale fourmille de récits réalistes sur le destin des jeunes générations défavorisées. Le Mexicain Mario Gonzales Suarez a notamment suivi des études de journalisme et son roman s'en inspire: voici le ton de l'enquête, du témoignage recueilli, du reportage sur une banlieue où un garçon est entraîné par son père dans une minable mais mortelle délinquance. Revenu du monde des morts, Francisco va user du flashback pour raconter cette réalité sociale, celle de la pauvreté qui rime avec horizon bouché, naïveté, machisme décervelé et obscurité... Etrange livre langage que Carlos Carrera a décidé d'adapter au cinéma. JS

BENACQUISTA/ TARDI

Le Serrurier volant

Ed. Gallimard, coll. Folio, 158 pp. Initiée par l'éditeur Didier Platteau en 2006, la rencontre entre l'écrivain et scénariste Tonino Benacquista et le dessinateur Tardi a débouché sur une belle entente et un petit polar sur une idée de Jacques Audiard. Histoire d'un convoyeur de fonds miraculé suite à un brackage, reconverti en serrurier – métaphore du voyeur des gens ordinaires par le trou de la serrure? – qui sera impliqué dans une étrange histoire d'amour haine. Impeccable va-et-vient entre le texte bien pulsé et l'illustration discrète mais efficace pour donner une ambiance. Avec en prime pour cette réédition en poche un petit «carnet» témoignage de la genèse de cette fructueuse collaboration. JS

Les dialogues d'une plasticienne

Loretta Verna. Le deuxième roman de l'artiste plasticienne, d'origine tessinoise, se révèle être un étonnant mélange de féminisme, d'humour et d'expérimentation formelle. Rencontre.

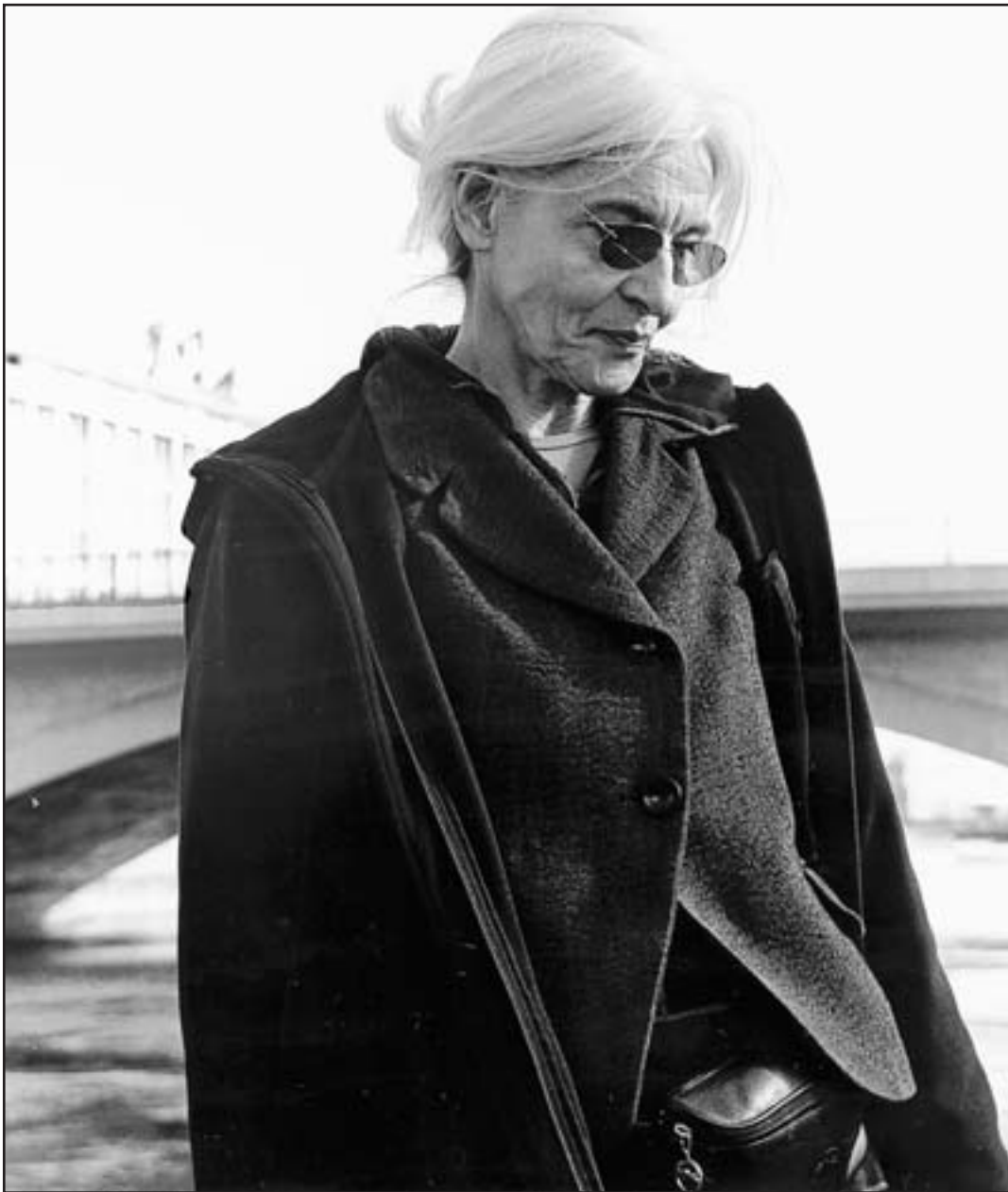
LAURENCE DE COULON

Loretta Verna est intarissable à propos de son parcours, des influences et des expériences qui ont fait d'elle ce qu'elle est maintenant, une auteure habitée par l'art plastique. Dans un appartement du XVIII^e siècle à Carouge dans lequel elle vit avec son mari, la Tessinoise raconte son grand-père maternel chef de la police dans les années 20, sa grand-mère cultivée, musicienne et polyglotte, son grand-père paternel tailleur de costume. A propos de son père qui a émigré en Argentine et vécu à Paris, Loretta Verna remarque que «le Tessin est un pays d'émigrants».

Elle-même est venue à Genève pour étudier la sculpture aux Beaux-Arts, un petit peu par hasard, après avoir failli entrer dans l'école de danse Fly. A 20 ans, elle s'occupe de son fils unique avec son premier mari, peut-être consciente que si elle ne prend pas en charge un enfant maintenant, elle ne le fera jamais, trop préoccupée par l'idée d'indépendance financière et affective que lui ont inculquée ses lectures de Simone de Beauvoir. Puis la jeune femme retourne aux Beaux-Arts, cette fois pour étudier dans une nouvelle section, l'audiovisuel. Elle s'intéresse alors particulièrement à l'animation, à cause de sa pratique personnelle du dessin.

De la TV à l'écriture

Après ses études, Alain Tanner et Francis Reusser la repèrent et la font participer à une série d'émissions pour la Télévision suisse romande qui verra aussi Jean-Luc Godard y contribuer. Réaliser son émission permet à Loretta Verna de réfléchir à sa carrière de cinéaste et d'estimer que c'est un milieu encore trop masculin. Elle préfère travailler de façon solitaire plutôt qu'avec une équipe et décide de continuer sa carrière



Loretta Verna: «Je rêve maintenant d'écrire un livre où il y aurait ma fougue». DR

dans les arts plastiques. C'est aussi à ce moment-là qu'elle commence à écrire régulièrement. Réaliste, elle sait qu'elle ne peut pas vivre de l'écriture, et considère comme une aubaine le fait qu'on lui propose d'enseigner aux Beaux-Arts. En 2000, la Tessinoise choisit une retraite anticipée pour se consacrer à l'écriture.

Vingt ans de visionnement de films ont certainement entraîné la forme de son dernier roman, *Mille Traverses*. La place des dialogues, largement prépondérante, trouve sa source

ce dans la culture cinématographique de la plasticienne. En souhaitant réunir des thèmes hétéroclites, son expérience des arts plastiques, l'exposition Kaddish de Christian Boltanski, le Cremaster de Matthew Barney, la question du mal, «qui est la Shoah», les enfants et leur langage ainsi que le souvenir, Loretta Verna, dont l'imagination est fertile, a réussi un livre certes fragmentaire et composite, mais original et inventif. L'écriture, parfois crue, est aussi humoristique, et crée un univers auquel on ne peut pas tout

à fait croire, un univers un peu glissant et décalé, qui met en évidence l'incongruité du langage et du monde: «Je peux assommer un escargot avec une volée de pépins de courge, sucer un eskimo avec mon vagin.» Un chapitre entier, poétique, réinvestit *Voyelles* de Rimbaud.

De la science-fiction

Mille Traverses commence dans un musée où plusieurs personnages de surveillants et de visiteurs évoluent, puis dans un monde souterrain où le grand-père d'une employée du

musée tente de découvrir des solutions contre le mal dans le monde. Dans ce but, il recueille des récits de femmes, parce que celles-ci, selon l'auteure, évoluent toujours dans des rapports de force. L'écriture et le féminisme de ce chapitre évoquent *Les Guérillères* de Monique Wittig.

Un univers non réaliste

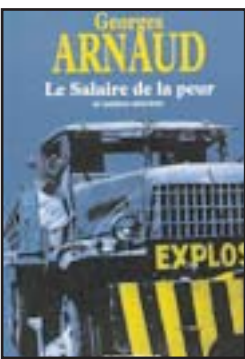
Pourtant, Loretta Verna a plutôt été influencée par la science-fiction: ces visions imaginaires du futur suscitent son intérêt grâce à leur aspect politique. Cette influence se traduit par un univers non réaliste, celui du souterrain du grand-père. La Tessinoise a également beaucoup lu Marguerite Yourcenar, Nathalie Sarraute, Peter Handke et... les Italiens, évidemment. Peter Handke est si important pour elle que Loretta Verna avoue avoir recherché, comme si c'était le magot d'une chasse aux trésors, la maison de l'écrivain à Chaville en Ile-de-France, en utilisant le livre *Mon Année dans la baie de personne* comme une carte.

Afin de construire le roman qui s'inspirait de ses «1000 expériences», Loretta Verna a dessiné un plan qui incluait toutes les scènes, les surveillants qui travaillent dans le musée, la crèche, etc. Puis elle a dû articuler les différentes parties. Aphrodite Ops, le personnage principal, constitue le lien entre plusieurs chapitres. «Je rêve maintenant d'écrire un livre où il y aurait ma fougue, ma gourmandise perceptive, mais aussi une forme, un *glissando*, je voudrais mettre le lecteur sur une luge, pour faire une descente qui ne serait pas sans danger, mais qui l'amènerait en bas sain et sauf.»

> Loretta Verna, *Mille Traverses*, Editions des Sauvages, 144 pp.

un livre d'anthologie

Un peu de sueur explosive



Yves Montand et Charles Vanel perlant de sueur au volant du camion d'explosifs, en gros plans filmés par Clouzot, Palme d'or cannoise en 1953: *Le Salaire de la peur* a valu sa gloire à Georges Arnaud. Il l'avait écrit trois ans plus tôt, fort de son expérience de bourlingueur à la Cendrars, en Amérique du Sud où il se risque à tous les petits boulots. Le métier d'aventurier, disait-il, s'éprouve dans «la longueur des temps morts». Et cette perception ontologique du temps, Arnaud l'a magnifiée dans son écriture sans prétention mais

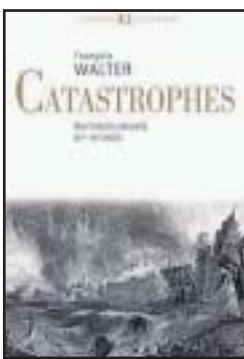
réjouissante et captivante. Chez lui, «il y aurait un instant optimum, très court, et qu'il ne faudrait pas laisser passer; tout de suite après ce serait trop tard: l'apoplexie».

Les instants, les moments traversent les autres récits ici recueillis, comme *Le Voyage du mauvais larron* ou le très prenant *Prisons 53*. Dès *Le Salaire de la peur* – dont William Friedkin tenta de filmer le remake hollywoodien dans les années 70, sans gloire – Georges Arnaud met en place une écriture picaresque spontanée qui égrène les heures et les minutes de la vie humaine. Avec une fascination: la condition de l'être, écartelé entre enfermement et errance. Un grand auteur à redécouvrir. JS

> Georges Arnaud, *Le Salaire de la peur*, et autres œuvres,

un livre d'histoire

La persistance du risque



Historien à l'Université de Genève, François Walter a eu l'heureuse initiative de se pencher sur l'idée récurrente du risque. Autrement dit de la peur innée des humains face à l'environnement qu'ils explorent, traversent et subissent. Cela donne un essai sur l'histoire culturelle du XVI^e au XXI^e siècle, intitulé *Catastrophes*. A l'origine du risque, il y a l'empirique conquête du monde et de l'identité humaine. Naviguer, jouer, bâtir, séduire, manger: tout est sujet à caution. Aventure. Inconnu. Pari morbide puisque mourir est

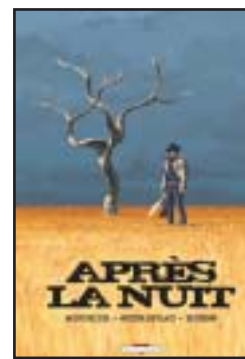
potentiellement au bout de l'aventure.

L'idée subjective de durabilité a envahi le discours écologique de survie d'une espèce menacée par elle-même. François Walter en dresse le constat, entre tabou et péché: «Ce qui est risqué et ce qui ne l'est pas.» Mode binaire désormais de la politique et des mœurs. Au passage, cet essai passionnant interroge la littérature: est-elle encore capable de jouer la catharsis des angoisses, à l'aune de Ramuz, Camus ou Green, alors que les annonces précautionneuses se multiplient à propos de la fatale apocalypse? La notion du risque zéro est décidément une tendance désespérée. Pourquoi diable craignons-nous tellement de vivre? JS

> François Walter, *Catastrophes*, Ed. Seuil, 383 pp.

une bd

Un nommé Jedediah Cooper



«Alors c'est ça? Que ça. Merde.» Dès les premières cases d'*Après la nuit*, une prairie aride vue à travers le regard d'un type qui vient de se faire descendre et qui sent sur sa nuque le souffle froid de la Grande Fauchuse, on se dit qu'on tient là une bonne bédé... Western admirablement dessiné par Richard Guérineau (*Le Chant des Stryges*) d'après un scénario d'Henri Meunier, ce récit complet est effectivement une jolie réussite. Soixante-quatre pages durant, on va suivre les derniers jours d'un étrange cow-boy naïf et benêt

qui a emprunté son nom à un brigand notoire, Jedediah Cooper. Un sale type qui ne rappelle pas que des bons souvenirs au shérif du patelin dans lequel il atterrit...

A l'aide de cadrages inventifs rythmant parfaitement ce récit mêlant violence, cynisme, sexe et intrigue psychologique – on est plus proche de Sergio Leone et Sam Peckinpah que de John Ford ou Howard Hawks –, Guérineau et Meunier signent un western de grande classe (également disponible dans une version de luxe en noir et blanc) qui ravira les amateurs du genre et ceux pour qui une bonne histoire ne se termine pas forcément par un happy end. On aurait finalement apprécié que ce «one shot» marque le début d'un cycle. SGO

> Meunier-Guérineau-Hédon, *Après la nuit*, Ed. Delcourt, 64 pp.